



HAL
open science

Pierre et le loup. La coordination et la structure des langues

François Jacquesson

► **To cite this version:**

François Jacquesson. Pierre et le loup. La coordination et la structure des langues. 2019. halshs-02925368

HAL Id: halshs-02925368

<https://shs.hal.science/halshs-02925368>

Preprint submitted on 29 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre et le loup, la coordination, et la structure des langues

F. Jacquesson

Version corrigée 1c.

1. Le problème

La plupart du temps, si nous sommes placés devant des problèmes « intellectuels », nous réfléchissons en termes de « concepts » ; nous nous mettons alors à réagir d'une façon étrange, pas du tout comme nous ferions devant un paysage ou une panne de vélo. On dirait que certains « domaines » suscitent des attitudes qui leur sont attribuées ! L'esprit pratique que nous pouvons parfaitement avoir devant une fuite d'eau, ou un monsieur tombé dans la rue, ou encore la bonté prudente dont, souvent, nous pouvons faire preuve devant un cousin qui raconte ses malheurs ou un inconnu malheureux – tout cela s'évapore devant un « problème intellectuel ». Nous perdons nos moyens.

C'est ce que je constate, y compris auprès des linguistes, quand la « coordination » est en jeu. Il est vrai que la coordination a été placée par les Anciens, le plus souvent, dans le dernier tiroir de la commode, celui qui sert le fourre-tout : le nom, le verbe, le pronom, voilà des choses sérieuses, même l'adjectif (plus récemment) ou le participe, mais tout le petit matériel des conjonctions et compagnie... Donc nos contemporains, peu encouragés sur ce sujet par la tradition, ont tendance à croire que ce n'est pas très intéressant. La coordination ? eh bien, ça coordonne. Il y en a partout, et toutes les langues en ont.

2. Pierre et le loup

Il faut bien. Comment dirait-on, sinon, « Jules et Jim » ou « Pierre et le loup » ? Voici une liste du titre de l'œuvre de Prokofiev dans diverses langues, selon les articles de Wikipedia :

	Pierre	et	le loup
allemand	Peter	und	der Wolf
anglais	Peter	and	the wolf
castillan	Pedro	y	el lobo
catalan	Pere	i	el llop
chinois mandarin	彼得 bǐdé	和 hé	狼 láng
coréen	피터 Piteo	-와 wa	늑대 neukdae
danois, norvégien	Peter	og	ulven
finnois	Pekka	ja	susi
gallois	Pedr	a'r	blaidd
hébreu	Peṭer	u-	ha-zeév
hongrois	Péter	és	a farkas
italien	Pierino	e	il lupo
japonais	Pete	-to	ōkami
letton	Pēterītis	un	vilks
néerlandais	Peter	en	de wolf
persan	Petir	u-	gurg
portugais	Pedro	e	o lobo
russe	Petja	i	volk
serbe	Peća	i	vuk

Certains absents sont notoires : l'arabe, l'indonésien et d'autres bien sûr. Parmi les langues d'Europe, il en manque beaucoup, par exemple le grec ou le basque. Mais cette liste permet tout de même quelques réflexions.

En apparence, tout se passe normalement. On constate bien sûr que certaines langues mettent un article devant le nom, mais pas devant le premier qui est un nom propre, mais c'est un autre sujet. On constate aussi que certaines langues formalisent dans l'orthographe le fait que le « et » s'attache au mot qui précède (coréen, japonais) ou au mot qui suit (hébreu, persan), mais il peut s'agir d'habitudes graphiques autant que de réalité linguistique ; et d'autres langues peuvent manifester ce genre de règle sans la noter dans leur orthographe – comme pour les liaisons en français.

Evidemment, comme la remarque plus haut sur l'article le laisse déjà entendre, c'est une coordination entre deux personnages, entre deux noms propres car « le loup », c'est le loup de l'histoire, plus personnalisé encore que dans « Le loup et l'agneau », où les deux personnages sont comme les symboles de la force et de la faiblesse. En outre, dans la plupart des cas, le personnage de Piteo, Pekka etc. porte un nom étranger et plus ou moins bizarre. D'ailleurs, dans son russe d'origine il s'agit de Petja, 'le petit Pierre', ce qu'on a essayé de transposer dans quelques cas (italien, letton).

En somme, nous sommes bien dans une situation assez particulière, comme pour « Jules & Jim », consistant à coordonner deux noms propres en un binôme significatif. C'est peut-être une situation fréquente pour une « coordination », mais pas du tout la seule qu'on puisse envisager – même si, pour des raisons diverses, c'est à celle-là que nous avons pensé d'abord.

3. Paires sans manche.

Même dans le cas de deux noms « qui font la paire », il faut admettre que bien souvent, justement, les paires ne portent pas le vêtement de la coordination. Il existe des cas en français, langue où l'on peut dire « ici et là » (et pas : « ici là ») mais où l'on dit plutôt « par ci par là » que « par ci et par là ».

Un exemple plus remarquable, mais du même genre, est en japonais la façon de dire « en noir & blanc » (à propos d'une photo, d'un film ou autre) : on dit *shiro kuro no* 'blanc noir en'. Les deux couleurs-types sont juxtaposées, comme on dit, et non pas coordonnées. En outre, elles sont dans l'ordre « blanc » + « noir », et non l'inverse comme en français. Il est pourtant difficile de nier aux Japonais un grand savoir-faire dans ce domaine particulier.

En japonais (et ailleurs), c'est loin d'être le seul cas. Ces gens disent par exemple *kyōdai* 'frère(s) ou sœur(s)', le terme n'est pas « sexué », mais s'ils veulent indiquer que les deux sexes sont représentés, ils disent *kyōdai shimai* où le second terme signifie 'sœur', mais où on ne voit pas l'ombre d'une coordination. Le premier des deux termes qui s'écrit 兄弟, est le mot chinois qui aujourd'hui en mandarin se prononce *xiōngdì*.

Un autre exemple transparent, en japonais, est « faune et flore », qui s'écrit 野生生物 et se dit *yasei seibutsu* : l'expression, compacte, ne comporte pas de « coordination ». On trouverait de nombreux cas de ce genre en chinois, et dans d'autres langues. En réalité, en particulier en Asie orientale et du Sud-Est, les paires de ce genre ne comportent normalement PAS de coordination.

4. L'outil et le signal.

A vrai dire, l'étude du français suffirait à rendre prudent, car on y voit bien que l'usage du coordonnant est au fond assez étrange : nous avons l'habitude de lister les termes sans rien d'autre qu'une pause (marquée dans l'écriture moderne par une virgule) et de réserver souvent le coordonnant pour le dernier terme : « carottes, navet, choux et patates, mes bons légumes ! ». C'est comme si cet « et » ne pouvait servir qu'une fois ; on n'est donc pas étonné, en français, qu'il apparaisse dans les paires. Mais il suffit que l'énumération soit plus longue pour qu'on comprenne que les choses sont moins claires qu'il n'y paraît d'abord.

Si c'était vraiment une « coordination » sérieuse, un outil utile, on devrait l'utiliser à chaque fois ! Là encore, nous avons à apprendre des Japonais. Il paraît que ces gens-là font la différence entre deux coordinations, l'une qui est « complète » et l'autre qui ne l'est pas. En outre, il faut répéter la coordination. J'emprunte les exemples de Catherine Garnier¹ :

o-cha to o-kashi to o-nori o kaimashita
 thé-vert TO gâteau TO algues O² j'ai-acheté
 'J'ai acheté du thé vert, du gâteau et des algues.'

Elle explique que l'emploi de *to* indique que la liste est complète ; je n'ai rien acheté d'autre. Si on veut souligner l'accumulation, on peut répéter TO après le dernier terme de l'énumération ; mais qu'en tout cas ce TO doit se trouver après chacun des premiers termes. C'est un peu le contraire du système français, où le ET n'est obligatoire que devant le dernier terme. En un sens, le système japonais est plus logique : il appose une marque entre chacun des termes de la liste, et comme c'est plutôt une « langue à suffixe », il serait plus juste de dire qu'il ajoute une marque à chacun des termes qui s'inscrit dans une série.

Mais, plus étonnant, le japonais a une autre coordination dont l'emploi indique que la liste n'est pas finie, qu'elle est ouverte. Il y a un mot *ya* qui est plutôt celui de la langue écrite, et un mot *toka* qui fait davantage « oral ». L'exemple de mon auteur est :

tenisu toka ragubî toka sakkâ o yoku terebi de mimasu
 tennis TOKA rugby TOKA foot O souvent télé à je-regarde
 'Je regarde souvent à la télé le tennis, le rugby ou le foot...'

Dans la traduction à la fin, le « ou » montre très bien que la liste ne veut pas être complète, et qu'il s'agit plutôt d'une série d'exemples significatifs. En outre, ajoute l'auteur, cette fois on ne peut pas répéter *ya* ou *toka* en fin de série (ce qui est logique puisque la série est « ouverte »).

Mais ce qui est frappant pour un francophone, c'est la nécessité de répétition : pas question d'en oublier un ! En japonais, ces « particules de coordination » sont vraiment des outils fonctionnels. Par comparaison, notre *et* français en fin de série a une fonction très différente : celle d'un signal qui nous dit : attention, voici la fin de la série. Ce qui laisse entendre que la succession des mots précédents a déjà été comprise comme une série... sans qu'il y ait eu de coordination !

C'est aussi une première façon de comprendre que nos exemples avec « Pierre et le loup » étaient un peu limités. La pauvre « coordination » semble avoir plus d'ampleur qu'on ne croyait d'abord.

5. Les paires et les séries : faites vos jeux

Les langues de l'Inde, au nord comme au sud, ont aussi beaucoup à nous apprendre en fait de « paires » ou de « séries ». Du reste, je viens d'écrire *au nord comme au sud* ; j'aurais pu écrire *au nord et au sud*, mais j'y mets une nuance, que voici. En Inde, il existe deux grands groupes de langues (plus les langues parlées à l'est du pays, qui appartiennent plutôt à l'Asie orientale) : les langues indo-aryennes au nord, dont la langue ancienne de prestige est le sanscrit, et les langues dravidiennes au sud, avec des inscriptions aussi anciennes que pour les langues du nord. Il existe une rivalité ancienne et continue entre les deux groupes – qui évidemment n'a rien à voir avec les langues elles-mêmes. C'est pourquoi, quand je souligne avec *comme*, au lieu d'un simple *et*, l'importance des uns comme des autres, c'est une sorte de « super « et » ». Il n'y a pas que les adjectifs, qui ont des superlatifs !

¹ Catherine Garnier. *Grammaire du japonais*. 2017. Coll. Assimil. Avec une préface de Claude Hagège. Les exemples sont p. 92-93.

² La particule *o* suit le patient de l'action, le 'complément d'objet' : ici, le patient est tout ce qui précède *o*.

Voici un exemple en tamoul, langue dravidienne, que je trouve dans le livre d'Elisabeth Sethupathy et Nagapattinam M. Kasi. Il s'agit de la préparation d'une fête³ :

puḍevè tuṇi paṭṭāsoe suvīṭ véllikijemè vāngeṇum
 sari vêtement pétard sucrerie vendredi acheter-il-faut
 Vendredi, il faut acheter les saris, les vêtements, les pétards et les sucreries.

Aucune coordination ici en tamoul. En français, je pourrais aussi m'en passer, surtout à l'oral parce que je pourrais moduler ma phrase pour qu'on comprenne que la liste est close après « sucreries », mais à l'écrit l'emploi du *et* paraît utile.

Cette façon d'aligner les termes d'une énumération est claire, aussi longtemps qu'il est clair pour l'interlocuteur que, puisque ce sont des noms les uns après les autres, il ne peut s'agir que d'un catalogue. De telles séries sont en vérité l'inverse des « phrases construites », et il faut qu'elles soient clairement « sans construction », de peur qu'on aille chercher à construire une phrase à partir de ces morceaux.

Le fait qu'il existe dans toutes les langues une tendance à classer les mots par catégories, comme les noms, les verbes, les pronoms, aide beaucoup. En effet, la caractéristique d'une catégorie de mot, c'est qu'elle a un rapport productif particulier avec les autres catégories, mais pas avec elle-même. C'est comme les degrés de consanguinité dans la proscription de l'inceste : toutes ces relations de famille construisent des familles... sauf avec sa catégorie à soi !

Donc, quand on identifie que les mots qui se suivent sont d'une même catégorie, la conséquence est cela « neutralise » la production syntaxique, cela sort la série de la « phrase » (ce mot, d'origine grecque, signifiait 'expression, façon de s'exprimer') et en fait une « série ». Mais le constat qui accompagne cette réflexion, c'est que, dans cette affaire, pas besoin de coordination... et en effet, on vient de donner des exemples de « séries » qui s'en passent très bien.

Les grammairiens indiens d'autrefois avaient repéré cela. En sanscrit, langue du nord, cela donnait des noms qu'on écrivait à la suite, comme des noms composés, un peu comme si l'on écrivait sarivêtementpétardsucrerie. Mais en faisant cette comparaison, nous revenons à des analyses graphiques, ou orthographiques, et en supposant à tort que dans tous les manuscrits d'autrefois on détachait tous les mots. Mais cela fait sens car, en sanscrit, un nom est normalement accompagné d'indices de genre et de nombre, et de fonction, comme en latin. De sorte qu'un nom privé de ces appendices est singularisé, et entre dans une « série par composition ».

Louis Renou, suivant les grammairiens indiens, a appelé cela des « composés copulatifs »⁴, par exemple *arthadharmau* 'richesse et vertu' ou *hastyaçvāḥ* 'éléphants et chevaux'. Le premier exemple est *arthadharmā+au* (richesse-vertu+duel) et le second *hasti-açva+āḥ* (éléphant-cheval+pluriel). Dans le premier exemple, la finale du 'duel' (qui est un pluriel pour deux objets) ne signifie pas qu'il y aurait deux richesses et deux vertus, mais souligne le couple que forment richesse et vertu. Dans le second exemple, la finale de pluriel ne signifie pas que les éléphants et les chevaux sont nombreux, mais que l'ensemble forme une série. Au fond, c'est analogue à nos « coordination complète » et « incomplète » du japonais.

Ce système d'amalgame, où les séries de noms étaient en somme ramenées à un seul nom « composé » a pris dans l'histoire du sanscrit des proportions folles. On trouve des listes énormes, qui font donc des pseudo-noms qui n'en finissent pas. Dans ces excès, la technique porte la marque du

³ Elisabeth Sethupathy et Nagapattinam M. Kasi, 2002, *Le tamoul sans peine (langue parlée)*, Assimil, p. 241-42.

⁴ Louis Renou, 1984, *Grammaire sanscrite*, 2e édition. Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve. Les exemples sont § 86, p. 103.

ritualisme : la passion du spécialiste pour exploiter sa singularité savante jusqu'à la folie, sans tenir plus aucun compte de la langue telle qu'elle se parle, et qu'il a classiquement tendance à mépriser.

6. Les coordinations en sanscrit

On est presque surpris de constater que, en sanscrit, il existait des coordinations quand même ! Renou distingue⁵, à la façon des grammairiens de son temps qui procèdent par distinctions hiérarchisées, les « coordination copulative », à savoir *-ca*, souvent employée en paire *A-ca B-ca* 'A et B', et la « coordination disjonctive » *vā*, aussi *A-vā B-vā* 'A ou B'. A propos de cette dernière, il fait une observation pleine d'intérêt.

vā... vā implique une exclusion en sanscrit classique : mais jusqu'aux Sūtras anciens, c'est l'expression normale de l'alternative, qui en classique est rendue par *vā* seul.

L'usage a donc changé. Pour dire « ou », l'usage ancien était de répéter le *vā* après chaque terme, mais on n'a ensuite conservé cet usage, jugé alors insistant, que pour « ou bien A, ou bien B », en ne gardant qu'un *vā* simple pour « ou ». Il est tentant de se demander, au vu du parallèle entre les deux coordinations, si quelque chose d'analogue s'est produit pour « et ».

A propos de *ca* 'et' Renou fait l'observation suivante :

ca... ca à date ancienne est l'expression normale de la jonction entre deux noms ou deux verbes ; mais déjà parfois, entre deux propositions, *ca... ca* souligne un contraste. Cela se précise en sanscrit classique où *ca... ca* souligne une contradiction et, à partir semble-t-il de Kālidāsa, note une simultanéité « à peine... que ».

On a donc bien quelque chose de parallèle, surtout quand on a lu juste avant que

L'usage de *ca* comme particule normale coordonnant des mots ou des propositions est proprement [de date] classique. (...) Dans les énumérations, l'emploi demeure arbitraire.

De même que le doublement fut d'abord l'usage normal pour *vā... vā*, de même pour *ca... ca* ; c'est seulement ensuite qu'on est passé à l'usage unique pour la signification qui nous paraît « normale ».

Comme ce qui nous intéresse, c'est moins le détail des faits en sanscrit que l'éclairage qu'ils projettent sur des faits plus généraux, nous pouvons essayer de les résumer ainsi :

- (a) les usages des coordonnants évoluent, ils ne sont pas immuables.
- (b) la coordination « et » n'est pas seule, son sort et ses fonctions sont liés à d'autres mots comme « ou », formant groupe avec elle, de sorte qu'on constate des changements comparables ou même communs.
- (c) en sanscrit, l'usage a d'abord été du type « outil » : on répète la marque de coordination à chaque membre de la série ; mais on a changé pour une spécialisation à la fois fonctionnelle et sémantique. La forme ancienne, répétée, s'est spécialisée dans un sens plus fort, tandis qu'en s'isolant la forme simple est devenu plutôt ce que nous avons appelé plus haut un « signal ».
- (d) enfin, mais c'est peut-être fondamental, nous voyons qu'en sanscrit les séries peuvent très bien ne pas être marquées (sinon par les manières dont on a parlé plus haut) : le mot coordonnant a d'emblée un sens d'insistance « et même » etc.

⁵ Op. cit. § 382.

7. La coordination est un être masqué

Nous voyons finalement qu'il n'est pas certain qu'il existe des « coordinations simples », dont la fonction soit bêtement de coordonner ce qui doit l'être : nous voyons de nombreux cas où la « vraie coordination », c'est la liste, sans marque sinon la succession des termes, rendue possible par la catégorisation ; et nous pouvons donc nous attendre à trouver des cas où la coordination qu'on dit simple est en réalité sémantiquement insistante « et aussi, et même, et donc ».

Cela apparaît aussi d'une autre façon. Nous venons de voir qu'en sanscrit il existait une « coordination copulative » : *ca*. On peut montrer que ce *ca* est historiquement l'homologue de la coordination *te* du grec ancien classique, ou de la coordination *que* en latin. Mais même ceux qui n'ont que des souvenirs assez flous de leurs études de grec ancien ou de latin savent que les coordinations ordinaires en grec ancien et en latin sont respectivement *kai* et *et* – pas du tout *te* et *que*.

Ces trois langues, qui ont une part d'histoire très ancienne commune (elles ont des mots qui se ressemblent, hérités d'un fonds commun), ont donc bien conservé des mots autrefois communs, mais elles en ont aussi inventé d'autres. Et pour les coordinations courantes, à savoir en latin *et* et en grec *kai*, ce sont justement des innovations. Pour le dire plus brutalement : ces langues ont changé le système de leurs coordinations. Cela prouve certainement que ce n'était pas immuable – et ça ne l'est toujours pas.

La preuve, c'est que la plupart des langues dites romanes, comme le français ou l'italien ou le castillan, ont conservé en effet le *et* du latin⁶. En français il s'écrit *et*, mais cela date de la Renaissance et le /t/ à la fin du mot ne se prononce plus depuis très longtemps ; en italien c'est *e* et parfois *ed* devant une voyelle ; en castillan c'est maintenant *y*, prononcé *i*. Mais en roumain, langue romane comme son nom l'indique bien, la coordination est *și* – comme d'ailleurs parfois en vieux-français. Ce *și* roumain se prononce aujourd'hui « chi » comme dans *chinois*.

Ce mot roumain vient lui aussi d'un mot latin, mais pas du même : le roumain a innové en donnant au mot latin *sīc* 'ainsi, alors' le sens d'un coordonnant ; mais il est intéressant de remarquer que le mot roumain a d'abord le sens de « aussi ». On dit *mere și pere* 'des pommes et des poires', et l'on dit *pleacă și el* (part aussi lui) 'lui aussi, il part'.

Que le *et* latin – auquel le roumain s'est soustrait ! n'ait pas eu une signification si simple, il existe une citation célèbre qui le montre. Faisant semblant de quitter le rivage de Troie, les assiégeants grecs ont laissé près de la ville une grosse statue en bois d'un cheval, en principe un cadeau offert à une déesse locale. Au moment où les Troyens discutent pour savoir s'ils vont faire entrer dans leurs murs le « cheval de Troie », le prêtre Laocoon, celui dont la statue figure au Belvédère du Vatican, aurait dit⁷ :

Timeo Danaos et dona ferentes
je-crains Grecs même cadeaux donnant
Je crains les Grecs, même quand ils font des cadeaux

Il avait bien raison.

8. Conclusion

Ce petit tour d'horizon n'a qu'un but : montrer que pour la « coordination » comme souvent, quand on croit savoir, eh bien il faut y penser deux fois !

⁶ Voir par exemple Jacques Allières, 2001, *Manuel de linguistique romane*, p. 146-49.

⁷ Virgile, *Énéide*, II, 49. Le héros Énée, qui a fui Troie avant qu'elle ne tombe aux mains des Grecs, a réussi par mer à voyager jusque Carthage, où il est reçu par la reine, Didon. Elle le presse de raconter ses aventures. C'est dans ce cadre qu'il rapporte, au style direct, l'intervention du prêtre Laocoon.

En réalité, le fait de coordonner n'est « simple » que quand on le rapporte à des situations apparemment simples, comme pour *Pierre et le loup*, où il y a Pierre, le loup et *et*. Mais cette situation n'est qu'un trompe-l'œil : ce n'est pas une situation typique, ni simple.

Elle n'est pas typique parce qu'elle est un titre, et qu'elle associe deux noms propres ; c'est loin d'être, comme on a vu, la situation « normale ».

Elle n'est pas simple ; on a vu que les langues montrent des comportements très différenciés à l'égard des termes associés en couple ou en série, et que souvent la véritable situation d'association consiste à ne pas utiliser de « coordination copulative » du tout. Qu'en conséquence, ce qu'on prend pour un mot dont le sens serait pratiquement vide, se bornant à joindre deux autres mots comme une sorte de signe de ponctuation, a en réalité presque toujours, et a toujours eu à un moment de sa carrière historique, un sens plus ferme ou plus lourd : pour insister « et aussi », pour souligner « et même » et bien d'autres nuances – qui en réalité ne sont pas des nuances, mais des décisions importantes quand on parle ou quand on écrit.

Les coordinations ont une histoire. Dans certaines langues pour lesquelles nous avons des documents historiques, nous voyons à chaque fois que cette histoire est compliquée, associée à l'histoire d'autres mots, et souvent intéressante. Dans certaines autres langues, ces coordinations ont même acquis un statut étonnant et plein d'intérêt.

Coordonner, ce n'est pas si simple, ni intellectuellement, ni dans l'histoire des façons de parler.

Vincennes, le 5 mars 2019

Version corrigée 1c, 10 mars.